

sage, je lui pris la main, et je lui dis alors : « C'est « vrai, vous serez avec nous ? » Et, silencieusement, pendant que ses larmes coulaient, sa tête s'inclina. Il me dit : « Oui... » Et je compris qu'une grande chose venait de s'accomplir en faveur de la victoire. »

M. Sharp a dû bien rigoler, outre-Atlantique, à la lecture de ces lignes. Quant aux Français, moyens et inférieurs qui écoutaient l'augure du quai d'Orsay, ils ont gobé avec dilection « l'émouvante anecdote ».

... Et ceci en 1927.

II. CIVILISATION ET BARBARIE

Il est, depuis longtemps, impossible de ne pas admettre qu'il n'y a pas aujourd'hui d'art français. La France a beau être le « premier pays » du monde, il nous faut avouer que dans tous les domaines de l'esprit, la France marche à l'arrière-garde de l'armée européenne en dérouté.

La peinture française n'existe pas et ce n'est pas vain hasard si le seul homme qui depuis 1900 a apporté quelques magiques formules — Picasso — est un étranger, Picasso, à qui son art doit de ne pas connaître l'absolu abaissement qui réduit à rien, de nos jours, la poésie, par exemple.

La découverte de l'art nègre fut, il y a quelques vingt ans, pour les hommes qui reconnaissent les valeurs plastiques parties intégrantes du domaine de l'esprit, une révélation éblouissante. L'œuvre des statuaires inconnus du Congo ou du Niger, c'était l'œuvre de l'esprit animant ses rêves ou ses cauchemars au delà du réalisme plat, de l'anecdote fragmentaire, génie singulier s'exprimant avec une puissance barbare jamais égalée. Et à contempler ces épouvantables images, les artistes de ce temps éprouvent mieux la définitive débilite de leurs moyens.

Il est manifeste, d'ailleurs, que l'on ne saurait conseiller aux peintres d'Europe de s'inspirer de cette statuaire incomparable, pas plus que l'on ne saurait recommander à un civilisé de retrouver en lui les pensées et les méditations du sage de la forêt vierge. L'esprit européen est à tel point corrompu qu'il ne peut approcher une libre production sans la ternir aussitôt de son souffle. Remarquez que les seules grandes œuvres d'art nègre sont antérieures à la colonisation : tout ce qui vaut est déjà ancien, et s'il reste aujourd'hui quelques artistes qui taillent encore des masques gracieux, c'est au fond des savanes où messieurs les administrateurs ne vont pas. C'est ce fait que constate M. Léon Werth lorsqu'il parle de l'explosion de la salle d'Horticulture :

« On dirait que toutes les vertus de l'art nègre se décomposent, disparaissent et sont anéanties, sinon sous l'influence de l'art européen, tout au moins par le seul contact des Noirs avec les Blancs. Il n'y a point pénétration ou transformation, mais désagrégation et destruction. On ne saurait invoquer seulement l'épuisement spontané d'une race. On retrouve sans cesse la trace d'un bas anecdotisme qui appartient en propre aux productions de l'art européen. »

... Mais un monsieur qui doit être un bien étrange coco, c'est M. Marquis-Sabbie, administrateur des colonies, qui expose auprès des masques et des fétiches... des bustes de noirs de son cru. Extraordinaire idée ! M. l'administrateur s'est dit sans doute : « Oui, ces travaux de négrillons sont amusants, mais il faut que l'on voie auprès d'eux l'œuvre d'un civilisé : cela mettra toutes choses à leur place. »

Une aussi formidable sottise inspire d'amères réflexions à M. Léon Werth, qui ne désespère pas cependant, que je sache, de la valeur de l'esprit européen !

« Et devant ces pauvres portraits de nègres par un blanc, on se demande avec quelque angoisse ce que ce blanc a pu comprendre des nègres. On éprouve quelque gêne cependant à penser qu'un européen qui a vécu en terre africaine, montre ces bustes, exécutés selon le pire mécanisme européen, parmi les fétiches où persiste parfois encore un peu de cette grandeur et de cette sensibilité que nous admirons dans les grandes œuvres de la sculpture mélanique. Et l'on frémit à la pensée qu'il les pourrait proposer à ses administrés comme des signes de notre civilisation. »

Certes, demain les administrés de M. Marquis-Sabbie copieront ses bustes si on lui laisse encore le loisir d'en faire.

VICTOR CRASTRE.

CORRESPONDANCE

J'ai reçu la lettre suivante :

Monsieur : Voici la réponse de Bontempelli à votre entrefilet de Clarté, je vous en donne la traduction. « En Clarté, journal socialiste parisien, L (ouis) A (ragon) présente « 900 » à ses lecteurs, et donne une analyse particulièrement soignée de ses pages de publicité. Il conclut en se disant sûr que « c'est là une revue alimentée par des fonds d'Etat, soutenue par les banques fascistes, dans un but sûr et simple de propagande pan-italienne. » Je n'espère pas — et cela ne m'intéresse pas — enseigner aux gens de lettres, socialistes de Paris que chaque fois que la culture italienne a envoyé en France une parole ou une influence (de Bonnetto Catini à « 900 », de Pétrarque à Pirandello) l'a fait à ses dépens, de façon privée, à ses risques et périls. Les français ne me croiraient pas, car ils sont habitués à répandre dans le monde leurs librairies et leurs revues avec les riches fonds de propagande dont ils disposent. La méthode italienne est différente, et chaque nation garde la sienne, qui doit être la meilleure pour elle. Mais je dédie les fureurs de Clarté à ces chers confrères d'Italie qui doutent encore de la portée italienne de « 900 » et qui continuent à dire que ma revue représente un asservissement littéraire de la France à l'Italie (1). Quant à L. A., je le mets, dans ma galerie, à côté de ce pipelet parisien qui me demandait s'il y a des tramways électriques en Italie. » Cette réponse a paru le 14 janvier dans Le Tevere de Rome. Permettez-moi de vous remercier pour votre article de Clarté qui nous a été fort utile en Italie, pour détruire les accusations d'antifascisme qu'on nous faisait. Vous ne pouviez l'écrire plus à propos.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments très distingués. — Nino Frank.

Dont acte. Il est donc établi que la revue Littéraire « 900 » tient à passer pour solidaire du fascisme, que rien n'est plus désagréable à ses directeurs que l'accusation d'antifascisme. Il ne me reste plus qu'à répondre à Bontempelli que, pour mon compte, je préfère être rangé avec les pipelets qu'avec les mouchards de Mussolini.

L. A.

(1) Mon correspondant veut dire : De l'Italie à la France, mais il est plus ému qu'il ne voudrait le paraître.

LES LIVRES

LEBEDINSKY

La Semaine
(Ed. Sociales
internationales)

Sept jours de guerre civile. Un village brusquement révolté; l'émeute paysanne balayant en quelques heures l'organisation communiste, puis

le village réoccupé par les soldats rouges. Simple épisode de la révolution....

Une semaine de la vie d'une poignée de militants communistes noyés dans l'immense mer paysanne; sept jours pour résoudre la question de l'approvisionnement du district en blé, sinon c'est la famine et le soulèvement en masse des paysans.

Voici ces hommes attelés à leur besogne. IL FAUT : donc cela sera fait. A partir du moment où le plan proposé est adopté, il n'y a plus chez ces bolcheviks qu'un seul faisceau de volontés tendues vers le même but. Des hommes de fer. Rien ne les détournera de la voie qu'ils se sont tracés, ni les hommes, ni les choses. L'émeute éclate : ils font front. Deux jours flambés, leurs chefs égorgés. Qu'importe. Le temps perdu, on le rattrape; les chefs disparus, on les remplace. « ... La vie continuait puisque les communistes continuaient à lutter... »

Nous n'analyserons pas ici La Semaine. Qu'on la lise. Une seule critique : Lebedinsky n'a pas assez dépouillé son récit de toute littérature inutile. La littérature, non merci. Nous n'avons pas de temps à perdre aux romans ni aux sonnettes littéraires. L'émotion, dans La Semaine, naît des faits, non des procédés — parfois discutables.

Deux citations :

Une militante raconte :

« — Oui, j'ai beaucoup causé avec les paysans dans les gares. Je sais les prendre : ils ne se doutent jamais qu'ils ont devant eux un membre du parti et ils me parlent à cœur ouvert. Et un douloureux étonnement vous saisit à voir combien la vie est terne, pénible, sans joie pour ce travailleur qu'est le paysan de notre république ouvrière et paysanne... Ces paysans, ils vivent à côté de nous, ils voient de leurs yeux, ils entendent de leurs oreilles la révolution et ils n'y comprennent rien. Il faudrait, si c'était possible, organiser un immense meeting pour toute la Russie... »

« Klímine eut un sourire amer :

« — Ils ne comprendront pas. Combien ces paysans travailleurs nous ont-ils déjà tué d'agitateurs, uniquement parce que ces derniers propageaient trop ouvertement le communisme. Ils ne lisent pas nos livres, avec nos journaux ils font du papier à cigarettes. Non, Anioua, tout cela est beaucoup trop compliqué. Il nous faut changer toute leur vie. Ce sont des sauvages, ils vivent à nos côtés, mais ils sont encore dans le moyen âge; ils croient aux sorciers, et, pour eux, nous ne sommes qu'une espèce spéciale de sorciers, dans le meilleur des cas de bons sorciers. Il nous faut supprimer tous ces villages sordides où règne l'ignorance, toutes ces tanières où ils gisent, il faut reléguer au musée l'araire et la herse. »

Ailleurs, cet ouvrier dit :

« ... Dès que commença la révolution, ce fut comme une voix qui me disait : Stalmakov, voilà ta vie qui commence maintenant, prends-la. J'étais alors facteur dans une petite ville du Sud, et quand j'allais dans toutes ces maisons confortables et que j'entendais la

racaille petite-bourgeoise se réjouir de la révolution acquise « sans effusion de sang », j'avais envie de leur crier à tous : Cette révolution n'est pas la vôtre. Si vous l'avez attendue le ventre plein, elle m'a trouvé, moi, Stalmalahov, sur le pavé, affamé et grelottant. Elle m'apporte la délivrance. Et non seulement la délivrance, mais aussi la possibilité de déverser sur quelqu'un toute la haine qui s'est amassée en moi au cours de ma vie passée. Comme je haïssais alors tous les repus; aristocrates, marchands, professeurs, docteurs, officiers, et, plus que tout, le petit bourgeois plat et vulgaire! Dans la révolution, j'ai haï avant d'aimer. Et ce n'est qu'après avoir été rossé pour ma propagande bolcheviste, ce n'est qu'après avoir, à Moscou, en octobre, donné l'assaut au Kremlin et fusillé les élèves-officiers, alors que je n'étais pas encore au parti et que je ne comprenais rien à la politique, qu'aux moments de lassitude, j'ai vu, devant moi, bien loin, luire le repos... »

FABRE-LUCE

Locarno sans rêves.
(Grasset)

Rien de changé dans le monde? se demande non sans angoisse ce jeune et brillant élève de l'Ecole des Sciences politiques.

Le vieux Cambon aurait-il raison quand il écrit : « Rien de profond n'est changé depuis la guerre. Un patriotisme jaloux continue à dresser l'une contre l'autre les nations. Des trocs d'intérêt pourront seuls tempérer de quelques trêves une hostilité éternelle qu'on déguisera de noms nouveaux, propres à ranimer l'espoir des peuples ». M. Cambon, qui raisonne en bourgeois réaliste, ne cherche même plus à cacher ce patriotisme et ces trocs d'intérêts fauteurs de guerre, que nous appelons, nous tout simplement l'Impérialisme.

M. Fabre-Luce ne l'entend pas de cette oreille. Il se donne « jusqu'au soir de sa vie » avant de s'avouer vaincu. C'est beaucoup.

En attendant, M. Fabre-Luce a décidé de « jouer sa chance » sur le tableau locarnien. C'est un homme de gauche, intelligent et éclairé. De toute la phraséologie locarnienne de Briand, il n'a retenu que ses éléments positifs : Locarno sans rêves; l'accord franco-allemand, mieux, l'alliance et peut-être même plus...

« Il serait vain de chercher à résoudre le problème général sans envisager d'abord le problème franco-allemand, écrit-il. Il domine notre politique économique. Parce que les industriels des deux pays sont partiellement solidaires. Parce qu'un contrat de réparations conduit à intensifier les échanges. Parce que l'accord des deux plus fortes puissances du continent, entraînant des satellites, simplifierait la discussion générale. Parce que leur association fournirait une admirable base de crédit pour leur développement intérieur ou pour l'exploitation de la Russie (sic) et des pays exotiques. Enfin et surtout, parce que le progrès de la pacification économique est inséparable du progrès de la sécurité. »

Le traité de Versailles fut « un mol oreiller sur lequel s'endort notre politique ». Locarno, comme le plan Dawes, a dissipé utilement des fantômes diplomatiques. Pourtant aucune question essentielle n'a été réglée. Ce que se propose M. Fabre-Luce, c'est de donner une solution réaliste à un accord réaliste.

Si nous envisagions des solutions politiques satisfaisantes dans le cadre des institutions politiques de la bourgeoisie, nous approuverions fort celles que propose « hardiment » M. Fabre-Luce, telles que l'évacuation anticipée de la Rhénanie ou la ratification des